

Didyme de La Lande

# Récit de la ligne jaune et de la jeune Élixa

Collection PRISE 1 n° 130



Didyme de La Lande

**RÉCIT DE LA LIGNE JAUNE  
ET DE LA JEUNE ÉLISA**

*Le monde moderne*  
*La vitesse n'y peut mais*  
*Le monde moderne*

Blaise Cendrars

« La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France »

Mon temps se perd à la croisée des âges  
Je n'ai pour paysage que le carrefour des départs :  
Station Berri.

Ma jeunesse m'arrache l'échine  
J'ai vu chaque coin sale d'une métropole  
Où tout me précède  
Et je dévisage déjà le chemin du retour  
Comme je caresse l'âge adulte de mon doigt frivole.

Tiède fille de joie dans son pays froid  
La ville m'a gardé entre l'hiver et l'ivresse  
Son humide allégresse est moisie de misère  
Et sa moiteur fermente le sucre de mon adolescence  
L'île a fait de ses rives son bœuf et son âne  
Et de cette station je peux me rendre partout  
Je suis à la croisée des âges et des chemins  
Et m'enchanté du lieu de mon enfance  
À un demi-fleuve d'ici.

Je me tiens par-delà les départs  
Avec mes oreilles gelées ma flasque vide mon briquet dans la poche et mes  
souliers troués  
Où se sont ramassées plein de petites roches.

Mes pieds sont trempés  
Dehors une tempête s'achevait  
Sol salé yeux poivrés  
La neige souillée recouvre son pays de terre glissante  
Où il faudra pour bonne entente saler les rues poivrer les faces.

Montréal est lourde de ses cent clochers et de ses cent-un cabarets  
De ses mille croix monumentales où le Christ danse nu

Des matins brûlants dans la froide main du travail  
De ses néons institutionnels  
De ses vitraux psychédélics  
Pornographiques.

Les marcheurs des boulevards s'éteignaient  
Dans le vent  
Dans les vapes  
La trachée ouverte pour mieux caler l'exhaust.

J'ai fait d'ouest en est le chemin de la grande Catherine  
J'ai vu trembler les tentes sous les alertes de chute de glace et de briques  
J'ai vu s'éteindre les lumières rouges  
J'ai vu le grand spectacle de la marchandise  
Où tout se consommait : cigarettes d'ouvrier rage de policier rêves d'enfant  
cauchemars d'aïeul  
Surtout j'ai vu tourner plusieurs horloges.

Celle qui surplombait une porte d'entrée  
Entourée de l'ambition du dernier siècle  
Avec un bateau un train un avion  
La vitesse des temps modernes sur fond de manufactures  
Où l'aiguille tournait honteusement  
Celle de la *Henry Birks and Sons*  
Celles de la *Dominion Bank*  
S'étourdissant au milieu des visages affolés  
Sans ride  
La détresse s'est figée dans la pierre le silence  
Et les cris ne voient le jour que dans la nuit des psychoses  
J'ai vu une tonne d'horloges  
Sans qu'aucune n'ait l'heure juste.

J'ai vu dormir la brique mal démaquillée  
*established 1834 John Henderson & CO Furrier*

*Hats Caps and Furs - Indian Curiosities*  
Et les vitrines ne cachaient rien  
Ni la poubelle fouillée du rack à joaillerie  
Ni le vendeur de mon visage éteint.

Coincé comme avant j'ai retrouvé ma rage d'enfant.  
Tout m'est tombé dessus  
Les vitrines demandaient à être cassées et les poubelles brûlées  
J'aurais volé les bijoux pour les enterrer là où ils ont été extraits  
J'aurais soufflé sur la cendre pour la répandre dans la rue  
Mais si je traîne tant d'ennui c'est que je trouve autour de moi réponses à  
tous mes vices  
Mes plus laids instincts mes plus tristes pulsions me sont vendus à rabais  
Je me retrouve ainsi  
Aigri comme un capitulé plate comme un conquérant  
Avec la souffrance du passé à me ressasser pour me croire voué à mieux.

Maisonneuve gava la bouche de métro  
J'ai trouvé devant la porte la page arrachée d'un manuel d'Histoire sous un  
dix-onces vide.

« La passion des jeux de hasard, celle de la boisson, presque inséparables l'une de l'autre, & le blasphème, lui parurent être des germes destructeurs de la colonie, qu'il ferait extirper dès qu'ils commencèrent à y paraître. Trois de ses soldats, s'étant laissés aller au jeu & à la boisson, & se trouvant ensuite incapables d'acquitter les dettes qu'ils avaient contractées, prirent le parti de désertir de la garnison & d'abandonner le pays. Informé de leur fuite, il les fit aussitôt poursuivre, & par la diligence de ses émissaires, ces fuyards, atteints à quatre lieues seulement de Villemarie, furent ramenés au Fort & mis aux fers, le 8 janvier 1658. [...] Voici une preuve remarquable de la sagesse de M. de Maisonneuve ».

Il nous fallait – bootleggers de la colonie – vider fonds de bouteille et de  
machine à sous  
Et personne ne trouve le chemin de la fuite  
De ce paysage qui semble n'avoir jamais été  
Autochtone  
Que tous foulent espérant trouver sous le bitume plaines et cours d'eau.

Mais les terres sont asséchées  
Les rivières noyées  
Berri est creusée dans le sol  
Berri-UQAM cette allumeuse  
Toute allumée toute assumée  
Où tout a été soumis à un occulte ménage  
Sans succès  
Grand délire aux murs immaculés  
Les pigeons – pirates – partent avec les cristaux qu'ils ont volés  
Les constables déploient leur hargne télescopique  
Et la lumière du Soleil est une lourde chimère.

C'est ici que ça grouille d'âmes  
La station est pleine de fantômes  
Des faces passent et disparaissent  
Des esprits défilent  
Et pas moyen d'arriver à bout de ces visages déjà consommés  
Mangés avalés par la maudite ville d'un maudit pays  
Souvenirs animés  
Spectres damnés qui peuplent le délire des jours  
Qui même ignorés reviennent à l'esprit  
À la première nuit.

Toutes les lignes de métro se croisent  
Tous les êtres aussi  
L'un couché dans son dernier rhum

Habillé de son spleen de son sleeping  
L'autre dressé comme un homme  
Par son premier café qu'il a renversé  
En pleine crise sur sa chemise.

Un aïeul me regarde depuis un café  
D'un œil qui pleure le plomb  
Qui se désole de mon retard  
Éléphant rose.

Je fuis  
Mais plus je m'enfoncé et pire c'est  
L'air nourrit la démence  
Une fois passé les lignes orange et verte  
Les murs manquent pour cacher l'usure du temps  
Tout ce temps que l'eau a mis pour fuiter  
Que les rongeurs ont pris à se trouver une cachette  
Qu'un homme a perdu à se relever de sa misère.

Je prends le prochain escalier jusqu'au prochain métro  
Je suis toujours en partance et la ligne jaune m'emmènera loin d'ici  
La ligne isabelle fait le chemin inverse de ma vie.

•

Je retrouve sur le quai la jeune et belle Élixa  
Venue de loin  
Suspendue aux doigts de Nabuchodonosor  
Et l'Orient lui est un pauvre trésor  
À Élixa  
Son époque cachée à l'ombre de son capuchon

La guerre pesante sur ses minces épaules  
Et je défie le prochain rat de mordre sa beauté  
Ou de lui arracher un peu de tendresse.

Elle a l'œil grand et triste  
La frange longue  
Le teint jaune et avare de lumière  
Un long manteau qui trahit le temps le froid la guerre  
Les mains toutes poncées sans travail sans bataille  
Elle a l'œil grand et triste et elle vous le jettera.

Elle vient de loin et pourtant  
Il y a derrière sa paupière de feu le regard gris de la Côte-Nord  
Elle a les bourrasques de la Gaspésie dans les cheveux  
La bouche insulaire et métropole  
L'haleine cheminée  
Le sein cathédrale  
Le sexe faubourg  
La cyprine mélasse  
Il pleut sur son torse le chagrin d'un large fleuve  
Et il se trouve dans son visage une étrangeté irrésolue.

Le wagon arrive à basse vitesse  
Consomme les pulsions de mort que les rails font miroiter  
Les portes ouvrent péniblement  
Élisa me tire vers l'intérieur sans bataille ni travail  
Comme trop prête à partir  
Et nous nous assoyons sur un même banc.

Les haut-parleurs balancent leur impatience  
Des cris incessants d'une machine souffrante  
La journée nous coule sous les bras  
Et le soir se perd quand un homme et une femme se trouvent

Une cachette  
L'heure de pointe leur tombe en goutte  
Deux cuisses se donnent à une même sueur.

Les portes ferment  
Et nous voilà tout bêtement  
Didyme et Didon qui nous en allons  
Comme de naïfs amants.

*Élisa, Élisa,  
Élisa saute-moi au cou  
Élisa, Élisa,  
Élisa cherche-moi des poux*

« Didyme où retourne-t-on ? »  
Son R roule furtivement  
Les roues du wagon s'activent  
« Ce n'est pas un retour »  
Mon R grasseye  
La voix du métro s'étouffe  
Élisa me roucoule le début d'un Rêve et je lui gargarise la fin d'un vieil Amour  
Elle fait rouler ses R au haut de son palais comme une diva bien malheureuse.

Le métro prend de la vitesse  
Rude voyage  
Un train fonce sous la surface imperturbable d'un fleuve souillé  
Pourtant ici-bas c'est immanquable  
Chaque petit coup  
Chaque petite courbe  
Tout ce qui fait frapper la tête d'Élisa sur mon épaule.

Et tout passe  
Les embûches du voyage  
Les sauts les secousses  
Les mots les voix  
Le son discret des écouteurs  
Les anges les trompettes le chant d'une diva  
Et puis un autre coup  
Et un autre battement de cœur  
Le métro brasse  
Tout avance  
Jésus tombe une première fois  
Un passager perd l'équilibre  
Une première tour s'écroule  
Les vagues  
Toutes les vagues traversées sans les voir  
Jésus tombe pour la deuxième fois  
Un obus éclate sur un temple de Gaza  
L'Arctique déborde  
Une deuxième tour s'écroule  
Le Canadien marque un but  
Le métro penche  
Jésus tombe pour la troisième fois.

Le wagon brasse comme en temps de guerre  
Un disque d'argent pend au cou d'une femme  
Se heurte – pervers – aux rebonds de la poitrine  
Et tour à tour nous laisse voir les deux côtés de la médaille  
L'un brille l'autre rouille  
Et la guerre y est forgée à jamais  
Les deux côtés de la médaille  
Les conflits reposent contre le sein de leur mère

Et viendra le temps de se cacher les yeux  
Élisa me cache les yeux et me foudroie des siens  
Larges et inquiets  
Jaloux et pervers  
Non  
Jaloux et trahis.

Elle me montre sa main  
« Regarde ces deux grains de beauté,  
Ils sont nouveaux, ils sont comme nous, ils nous ressemblent »  
Deux microcancers qui tachent la peau  
Deux êtres ensemble seuls et tristes  
Étouffés  
Entre leur adulte front leurs adolescentes gorges et leur traître passion  
Étouffés  
Par la ville et l'époque  
Et toute la terre creusée du métro.

La vitesse semble m'arracher le passé  
Je n'aurais qu'à tourner la tête pour voir s'éloigner les corps pendus  
Puisque tout avance toujours  
Ça fonce ça fait confiance sans savoir ce que ça peut frapper  
Et c'est tout l'an 2000  
Et c'est toute ma vie  
Qui passent par la fenêtre  
Qui défilent dans le noir à grande vitesse et sous l'eau  
Étranglés par la main du courant.

Dans le noir  
Les lumières bleues et blanches défilent  
Mouvement continu des vagues et teintes de l'hématome



Je me vois à bord d'un train bleu azur placardé *Riviera* en lettres dorées allant  
du sud au sud entre la mer et la montagne  
Et les mouettes et les pigeons ont l'accent moderne des poètes  
Mais il suffit d'un coup et c'en est fait  
Tout ramène à la jaune noirceur d'un tunnel d'ocre  
Le métro perd de sa vitesse.

Station Jean-Drapeau

*La Terre entière se cimente*

*Sur les deux bras de Sainte-Hélène*

Les portes s'ouvrent sur la planète

Un vent étranger entre dans le métro

Souffle ses poussières

L'ivresse des révolutions

La triste lumière d'Alexandrie

L'éclatante volupté d'Hiroshima

La chute télévisée des puissances jumelles

Les blasphèmes de la Terre sainte

Les princes du Moyen-Orient

L'explosion des capitales

Les militaires d'Amérique du Sud

Les tourments des Tropiques

Le mystère des océans

La lente décomposition des épaves et l'implosion soudaine des sous-marins

La résurgence de la grogne et du magma

Le déclin des empires

Pour quelques secondes la voie est libre vers le monde entier

Personne n'entre

Personne ne sort

Élisa me dit : « Regarde cette ouverture. On dirait la grande porte de Pétra. »

Les portes ferment

Tout repart comme avant

Élisa sert mon bras plus fort.

« Didyme, je ne vois pas le bout de ce chemin. »

Mais oui tu le vois pense un peu

Souviens-toi des routes souviens-toi des églises

Des veines coupées de la banlieue

Des viaducs emmêlés

Des arbres entassés

De l'adolescence figée dans son empire de ciment

Des revers du American way éclairés à la lumière d'un billboard

Des femmes en or fondues au confort

De l'affichage

Danseuses Cabaret Doric

Motel Oscar sieste 40\$

Des garages et des places abandonnées

Pleines de rats de clous d'aiguilles de bribes de jeunesse

Des décennies d'abandon de débandade

Mon berceau

Les filles de la cour d'école

La première cigarette

La voix de ma mère fille du Roy

Toutes désertées

De la nuit tombée sur le cul qui pleure sa lumière orange

Du jour qui se lève alors que rien ne change

De tous les jours qui se sont levés sans que rien n'ait changé.

« Je ne m'en souviens pas Didyme, je ne me souviens même plus de nos journées. »

Souviens-toi Éliisa c'était un dimanche

25 juin

On se réveillait amochés

Éméchés

Et la banlieue était un grand hotbox.

Le lendemain au matin  
On regardait en riant partir les gens vers la ville  
En trouvant celui qui s'était fait le nœud le plus serré  
Autour du cou  
On s'est assis l'après-midi  
On regardait s'envoler les avions  
Tu me parlais dans l'oreille  
Et je les voyais – pirates – aller s'écraser dans la tour de Babel  
Tu me parlais dans l'oreille pour me dire  
Que les avions sont les seuls à voir au-dessus de ce grand nuage de fumée  
À s'éblouir sous l'éclat des étoiles  
Tu me disais qu'on embarquerait un jour et qu'on serait menés assez loin  
Pour aller nous deux – concierges du ciel – en épousseter quelques-unes.

Élisa me regarde avec ses sourcils relevés  
Et je vois son chagrin s'écrire sur son front.

« Oh Didyme, dis-moi du monde, Didyme, de ma destinée ce que tu en sais. »

Rien je n'en sais rien  
Je sais seulement que tout s'enchaîne  
Un grand fleuve nous noie  
Les trains déraillent et incendient des centres-villes  
La chair des femmes paie le prix des récits de misère  
Saint-Henri se tanne de ses tanneries de ses habits pleins de suie  
Les géants ont soif d'eau douce  
Et tout se démène par la fenêtre  
Nous sommes soumis au rythme du wagon  
Tout roule  
Rien n'y échappe  
C'est triste  
Oui c'est triste c'est à faire pleurer les enfants.

« Tu demandes, Didyme, à toutes les misères que tu vois de se mettre à nu  
devant toi.  
Tu t'y dédies, Didyme, mais tu as oublié de me regarder. »

Voilà qu'elle dit que mes histoires l'endorment  
Que le passé est truffé de morts  
De cadavres qu'on fait danser pour un peu de larmes et de sperme  
Pour se sentir moins seul  
Ce sont toujours les mêmes visages diaphanes  
Toujours le même ancêtre toujours plus mort que la veille  
Qui me regarde misérable dans mon siège  
Méprise ma vitesse.

Elle me dit que je défigure le monde  
Que je n'ai qu'à le nommer pour l'enlaidir  
Qu'il est splendide tant il est analphabète ou même bègue  
Mais Élise ma belle Lise  
Les hommes te font payer de leur prétention  
Et j'exècre leur ressembler  
Et j'en veux à tous ceux qui ont enterré ton septième ciel  
Jusqu'à ces abysses du métro  
Jusqu'en enfer.

Tout suit et tout part  
Tout est en route vers le sud  
Ma main sur son ventre  
La sienne sur mon épaule  
S'en vont toutes au sud.

Je regarde le torse d'Élisa  
Vaste et pauvre  
Sans parure

Je crois que c'est à même son cœur qu'a été extrait l'or de l'Alaska  
Vulgaire  
Et qu'il a fini derrière la vitrine d'une pauvre ville à regarder dormir les  
pauvres gens.

Le wagon brasse  
Et elle pourtant  
Du plus creux de mes bras  
Et elle pourtant  
Du plus creux du tunnel  
Ensevelie de chaleur  
Inhumée de peur  
Elle tremble  
Du plus creux du corps  
Des plus faibles tremblements  
Et chacun d'eux me ramène ailleurs autrefois  
Quand du haut de notre adolescence elle et moi tout insouciant  
Jouions les enfants  
Qui jouent aux adultes  
Par la noirceur d'une sieste et du creux d'une chambre  
Où j'ai dépensé mes quarante dollars et mes seize ans  
J'étais bien fier avec mes deux billets verts  
Je me croyais Robespierre  
Je montrais gaiement les têtes de reine  
Qui me pendaient aux doigts  
Bien fier.

Le wagon se fatigue et tout ralentit  
Un homme reperd son équilibre  
Élisa me regarde troublée  
On fonce inquiets  
Je ne sais plus si c'est au sud que je veux retourner  
Ou alors au matin.

Le métro pousse un grand soupir  
Tout s'arrange par habitude  
Les passagers s'étirent et le voyage aussi.

•

La fin de la route comme une consolation  
Nous a recrachés sur le quai comme au trou d'une artère  
Je suis de retour au lieu de toutes les partances  
Dans cette banlieue  
Grande cour-arrière qui s'est moquée de mon absence.

Le motel Oscar est démoli  
Des vices et des amours  
Sous les tas de taule de briques de neige  
Le gris des jours repose sur un sol conquis  
Et la sieste se mure sous le viaduc d'en face  
Ils ont jeté le motel Oscar à terre  
Et Élixa est partie.

Et j'ai beau voir son nom sur les croix en bordure de route  
Elle a fait le chemin inverse  
Et mes oreilles cherchent l'écho d'un roucoulement  
Perdu dans le courant du fleuve  
Mais dans sa ville dans son royaume  
La marquise  
Elle baise les pieds du Mont-Royal et défile parmi les autres  
Une demoiselle sur l'avenue – ma Du Parc sur du Parc – jamais revenue  
Elle improvise l'âge adulte les larmes aux yeux  
Sans savoir tous les feux qu'elle éteindra.

Tout brûle dans les yeux du premier colon  
Sa cathédrale maternelle a perdu en fumée ce qu'il lui restait de Dieu  
L'embrassement colonise mieux que lui les forêts du nouveau continent  
Tout brûle  
C'est peut-être la révolution  
J'embrasserai l'humanité entière – camarades d'une seconde de victoire –  
Puis j'irai l'injurier puis la maudire  
Pour tout ce qu'elle fera et qu'elle a fait  
De la belle Élixa.

Je regarde le ciel  
Les avions partent mener des gens par-delà le monde  
La nuit se perd quand un homme et une femme s'envolent  
Pour s'embrasser au seuil d'un meilleur paysage  
Le regard porté vers l'horizon  
Pendant qu'ici les baisers s'épuisent aveugles ou myopes  
Et dans les yeux s'entassent les Côtes d'Azur.

Un jour ce sera mon tour  
J'embarquerai aux côtés d'une jeune femme  
Pour devenir un autre de ces poètes  
Avec toute la beauté de la Terre devant les yeux  
Et qui n'a plus à la créer.

Je suis lourd de mon bagage  
Et porte comme mon briquet sans gaz  
La langue d'un homme pawné  
Empaillé  
Géant Beaupré  
Celle d'un fuyard parti dormir au chaud  
À quatre lieues au sud de Ville-Marie  
Au quart de tour et seul avec sa vie  
Sa bouteille d'eau-de-vie son quatre de carreaux sa chemise à carreaux  
Et son spleen aussi.

Presque nu je porte mon pays perdu  
Une grasse bactérie de l'Occident  
Une traître héritière de l'ère glaciaire  
Une rescapée des grands blizzards  
Je porte tout ce qu'il aura fallu  
Pour que les hivers se succèdent  
Que les métros passent en torrent dans la tristesse des journées  
Que les amants se réchauffent et se perdent  
Que les cartes de punch entrent dans la fente  
Que les trains arrivent à destination  
Je porte toutes les souffrances de mon chemin  
Et me reviennent les visages de la grande station  
La détresse de la jeune femme que j'ai croisée me neige dessus  
Et je n'ai plus de maîtresse.

Le chemin m'a mené à mon asphalte maternel  
À la lisière d'une forêt qui m'était privé d'accès  
Je découvre une plaque d'une main  
*Private property No trespassing CN*  
J'avance un peu puis trébuche sur des tracks enfouies.

*No trespassing*

La voix de l'obéissance

*No trespassing*

Toute la marchandise d'un empire  
Passée dans cette cour-arrière de cour-arrière  
Pendant que je m'enrhumais au sein de ma mère  
Et qu'elle repassait les chemises des porteurs

*No trespassing*

Pour que la voie reste libre pour que tout avance

*No trespassing*

Pour que le voyage aboutisse

Jusqu'à la Gare Centrale repeinte de l'hymne national

Jusqu'à Toronto où une grande tour bande du poulx de ses voies ferrées

Jusqu'aux terres de l'Ouest où se cueillent les têtes des bisons et des Métis  
Par-dessous les Rocheuses et jusqu'au Pacifique où s'effleure la beauté du monde  
*No trespassing*  
Puisque rien n'arrêtera.

Tout me revient  
Un aïeul est mort dans une shoppe où passaient les trains  
Et c'était clair d'ici à Vancouver  
Du *Grand Trunk Railway*  
Au *Canadian National*  
Jusqu'au *Canadian Pacific*  
*No trespassing*  
Ou vous trépasserez.

Les trains passent et ne s'arrêtent pas  
Et de tous ces passages j'ai uniquement gardé  
Comme le soupir du pendu  
Comme une boîte aux lettres dynamitée  
Comme un grand soir de victoire  
Élisa  
À sens inverse de tous les chemins vers tous les âges  
Avec son grand œil de lune.

Je me retrouve à l'orée de mon enfance  
Et je me soulage de n'avoir eu ni le temps ni l'âge de résoudre  
L'étrange mystère de son visage  
Les trains passent et déraillent avec comme bruit de fond  
Une mélodie tragique et puérile :

*Élisa, Élisa,  
Élisa les autres on s'en fout  
Élisa, Élisa,  
Élisa rien que toi, moi, nous.*

Avec la précieuse collaboration de M. Luc Bouchard.

**RÉCIT DE LA LIGNE JAUNE ET DE LA JEUNE ÉLISA**

est le cent trentième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Thomas Lalande et le CANIF,  
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2024.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2024  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM  
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Photo de la couverture : Lynne Semaan